

Le 6 octobre 1915.

Mon cher Gilles,

J'ai reçu ta lettre (ou plutôt ton journal) hier soir en rentrant du travail. Un article m'a fait bien plaisir c'est celui de notre compatriote Le Bouedec. Il dit bien la vérité. Ce pays, jadis si coquet est maintenant en ruines. Pas une maison ne subsiste debout. Ce n'est plus qu'un amas de pierres. Les Français occupent une partie, les Boches l'autre avec le cimetière ~~à droite~~ qui se trouve dans les caveaux - C'est une vraie forteresse. Ici nous poussons nos travaux toujours avec la même activité. Quel contraste entre cette époque et il y a quinze jours. De part et d'autre nous semblons nous recueillir. Pas de canonnade, peu de bombes, encore moins de coups de fusil. Je crains que ce ne soit le calme qui précède l'orage. J'ai hâte de voir le déclanchement se produire. C'est mon rêve. Je préfère tout plutôt qu'une campagne d'hiver. C'est mon cauchemar. Cependant je vois que c'est ce qui me pend au nez. Il faudra encore se résigner patiemment, comme je l'ai fait jusqu'ici. Ce n'est pas encore fini. Voilà le refrain. Pour moi, c'est une guerre qui finira dans les tranchées lorsque les Boches en auront assez.

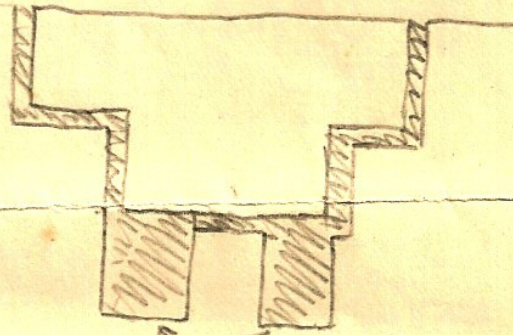
car j'espère qu'ils se fatigueront avant nous.

Je souhaiterais volontiers de faire un petit voyage en Orient. J'aime beaucoup mieux la vie de campagne que cette vie des tranchées. Comme c'est monotone et l'on est constamment exposé aux grosses bombes et aux obus. Tous les jours il y a des victimes. Ce n'est pas étonnant. Les soldats sont énervés et n'attendent que le moment de tenter un coup contre l'ennemi. Ajoutez à cet énervement les ennuis provenant d'ordres mal donnés, alors c'est pire - Vous arrivez à un état moral déplorable. Car bonheur le Français revient aussi vite qu'il ne se met en colère - tel mon cas l'autre jour - Malheureusement mes ennuis continuent. Je fais mon possible pour passer outre, mais c'est trop exagéré cette fois. Dire que j'ai comme chef direct un Socialiste militant. Il se croit peut être au bagnon comme garde-chiourme - Je commence à le plaindre - Je suis le droit chemin, et l'on me considère quand même comme une forte tête. Il est vrai que je ne puis souffrir sans réclamer la moindre injustice. Beaucoup de soldats souffrent moins que moi, car ils n'ont pas reçu la même instruction. Ils ne considèrent qu'une chose, la vie matérielle, la vie morale

n'est rien pour eux. Ils ne s'intéressent pas aux journaux.

Assez sur ce sujet. Je vais te quitter pour aller au travail. Je dirige le percement d'un souterrain, contre le feu de l'artillerie. Ce n'est pas un petit travail. En voici le plan, comme exemple.

Boyer conduisant aux abris.



Chambres souterraines.

Le Bonjour à toute ta famille
Cordialement à toi
Guillemot

Bonne poignée de main à tous les
collègues -